

Gosselin-DeLillo, les mots dans la chair

Le metteur en scène français poursuit son adaptation magistrale des romans de l'écrivain américain

THÉÂTRE

AMSTERDAM - envoyée spéciale

La déflagration Julien Gosselin ne s'arrête plus. En juillet 2018, le metteur en scène français, âgé de 31 ans, signait l'événement du Festival d'Avignon – et de la saison théâtrale – avec *Joueurs*, *Mao II*, *Les Noms*, une trilogie de dix heures adaptée de trois romans du grand auteur américain Don DeLillo, qui était aussi une forme d'archéologie du terrorisme et de la violence politique contemporaine. Le spectacle est toujours en tournée, on peut le voir notamment à Rennes, du 23 au 30 mars.

Le 17 mars, c'est à Amsterdam, à l'International Theater dirigé par Ivo van Hove, que Julien Gosselin a fait de nouveau sensation lors de la première de *Vallende Man* («L'Homme qui tombe»). Le public s'est levé comme un seul homme, à l'issue de la représentation, pour ovationner ce spectacle magistral, qui est la suite directe, en néerlandais et avec les fabuleux comédiens de la troupe d'Ivo van Hove, de la trilogie créée en français.

Après avoir, dans *Joueurs*, *Mao II*, *Les Noms*, sondé les abîmes des terrorismes des années 1970 et 1980, celui des groupuscules d'extrême gauche européens ou américains comme celui des factions rivales au Moyen-Orient, DeLillo a signé, en 2007, cet *Homme qui tombe*, unanimement considéré comme le plus grand roman sur le 11 septembre 2001.

Comme des éclats de verre

Cette histoire, l'écrivain, anatomoïste hors pair de la société américaine, qui n'a pas son pareil pour «pousser la banalité à ses extrémités» où elle devient insondable, l'aborde par le biais de l'intime. Keith, un juriste de 39 ans, récemment divorcé, échappe à l'attentat contre les Twin Towers. Légèrement blessé, il se retrouve dans l'«*espace-temps de pluie de cendres et de presque nuit*» de cette journée où le monde a basculé dans un XXI^e siècle opaque.

Opaque, le «héros» de DeLillo l'est aussi qui, sans raison apparente, va chercher refuge chez son ex-femme, Lianne, qui vit avec leur petit garçon, Justin. Lianne est correctrice, elle passe ses jours et ses nuits sur des livres savants consacrés aux formes d'écritures anciennes. Elle est la fille d'une critique d'art, Nina, qui a voué sa vie à l'amour de la pein-

ture, et dont l'amant, Martin, est lui marchand d'art. Dans sa jeunesse, en Allemagne, Martin a visiblement été proche de l'extrémum radical.

A sa manière à la fois cinglante et poétique, cérébrale et charnelle, Don DeLillo ausculte la manière dont les événements s'incrusteront dans la conscience et la psyché des personnages, comme les éclats de verre – ou de chair, on ne sait trop – se sont incrustés dans le visage de Keith. Comment ces personnages s'inscrivent dans un monde pulvérisé, où les repères ont volé en éclats en même temps que les tours, sur les écrans de télévision du monde entier.

Les tours et les avions, on ne les verra pas dans le spectacle de Julien Gosselin, où l'image occupe pourtant la première place. Comme dans *Joueurs*, *Mao II*, *Les Noms*, et plus encore, *L'Homme qui tombe*, dans sa forme même, il orchestre le combat entre l'image et les mots, ou leur union fugace et transitoire, seule à

même de produire du sens face au chaos. Le combat entre celles qui sont «*juste des images*» et les «*images justes*», dirait Jean-Luc Godard.

Cela, Julien Gosselin le fait au risque de mettre à l'épreuve le spectateur de théâtre, puisque de longues scènes sont jouées hors champ, derrière les immenses écrans qui barrent la scène, restituées uniquement par le travail vidéo. Mais c'est justement dans ce frottement entre les images, tournées en direct, et la présence réelle, charnelle, l'inscription des corps dans l'espace du plateau, que le spectacle prend tout son sens.

Naturel et sensibilité

Et ce travail sur l'image est d'une sensibilité remarquable, notamment dans sa manière d'être au plus près des visages, d'en enregistrer les mouvements les plus intimes. Julien Gosselin et son équipe vidéo (Jérémy Bernaert, Pierre Martin et Jordi Wolswijk) ont fait le choix du noir et blanc. Un noir et blanc bergmanien,

granuleux, flouté, vintage, qui évoque à la fois un monde en cendres et l'inscription de l'événement 11-Septembre dans un passé qui serait déjà ancien, comme une couche archéologique de plus ensevelie dans notre conscience d'hommes d'aujourd'hui.

Avec *L'Homme qui tombe*, c'est comme si Don DeLillo avait voulu que les mots et les images entrent sous la peau, à l'image de son héros et des éclats de l'histoire s'incruster dans sa chair. Et c'est exactement ce que fait le théâtre de Julien Gosselin, avec son écriture visuelle et sonore puissante, hypnotique : entrer sous la peau, au plus près d'une émotion d'autant plus intense que dénuée de pathos. Une émotion d'ordre cathartique, qui est aussi le sujet caché au cœur du roman de Don DeLillo.

Tout cela, Julien Gosselin, qui travaille pour la première fois sans sa propre bande d'acteurs, qui l'accompagnent depuis ses débuts, a pu l'accomplir grâce à ces fameux comédiens de l'Inter-

Tous portent cet « homme qui tombe », en une métaphore aussi simple que puissante de l'effondrement d'une civilisation

national Theater d'Amsterdam. Ils démontrent une fois de plus qu'ils forment bien une des troupes les plus flamboyantes d'Europe. Au cœur du spectacle, il y a donc cette Lianne qu'incarne de manière stupéfiante Maria Kraakman, une actrice dont on pourrait dire qu'elle opérerait un croisement entre Liv Ullmann et Isabelle Huppert : un naturel et une sensibilité qui font palpiter la vie, les sentiments avoués et enfouis à chaque instant.

Autour d'elle, tous gardent leur mystère. Le Keith d'Eelco Smits,

un homme qui se laisse aspirer par le vide, consacrant sa vie au poker, jeu d'argent qui est une des métaphores fortes de la pièce. La Nina de Chris Nietvelt, figure aussi belle que complexe de femme libre et brillante, trouvant son salut dans l'art. Le Martin de Hans Kesting, un des plus grands acteurs européens d'aujourd'hui, abritant dans son corps massifs les ambiguïtés de l'histoire européenne.

Tous portent cet « homme qui tombe », qui est au cœur du roman de Don DeLillo, en une métaphore aussi simple que puissante de l'effondrement d'une civilisation, dans ce qui ressemble bien à une tragédie contemporaine. ■

FABIENNE DARGE

Vallende Man (L'Homme qui tombe), de Don DeLillo. Adaptation et mise en scène : Julien Gosselin. International Theater Amsterdam, jusqu'au 30 mars. Tournée en France lors de la saison 2019-2020.



En haut à droite : Maria Kraakman incarne Lianne et Eelco Smits est Keith. JAN VERSWEYELD